

—Oui... oui... je serai très enchanté... je..."

Henri Dunbar s'arrêta tout à coup en portant la main à son côté. La cloche avait sonné pendant que Lovel et le banquier étaient restés à causer sur la plateforme ; le train arrivait à la station au même moment.

"Je ne serai pas en état de voir lord Herriston ce soir, dit M. Dunbar vivement. Il faut que je parte par ce train ou je perdrai un jour. Adieu, Lovel. Faites mes meilleurs compliments à Herriston ; dites-lui que j'ai été très malade. Adieu.

—Votre portemanteau est dans le wagon, monsieur", dit le domestique en lui indiquant la porte ouverte d'un compartiment de première classe.

Henri Dunbar monta en voiture. En ce moment un vieux gentleman sortit de la salle d'attente.

"Est-ce là mon train, Lovel ? demanda-t-il.

—Non, milord ; M. Dunbar est ici ; il part par ce train, vous aurez le temps de lui parler."

Le train se mettait en marche. Lord Herriston était un vigoureux vieillard. Il courut le long de la plateforme en regardant dans les wagons.

Mais la vue du vieillard n'était pas aussi bonne que ses jambes. Il regarda vivement à travers les glaces des portières, mais il ne vit qu'un amas confus de bueurs de lampes vacillantes, de visages étrangers, de journaux dépliés entre les mains des voyageurs éveillés, et de têtes endormies qui étaient roulées et cahotées sur les côtés capitonnés de la voiture.

"Mes yeux ne sont pas ce qu'ils sont à l'ordinaire, dit-il avec un rire de bonne humeur, lorsqu'il revint vers Arthur Lovel. Je n'ai pas réussi à apercevoir l'ombre de mon vieil ami Henri Dunbar."

XLIII

ARRÊTÉ EN ROUTE

M. Dunbar s'était confortablement installé dans son coin et fermait les yeux, mais il n'était pas endormi ; il réfléchissait et de temps à autre il se penchait en avant pour regarder par les glaces du wagon dans l'obscurité profonde de la nuit. Il ne pouvait distinguer qu'une vague silhouette du paysage que le train parcourait rapidement. Des prairies en contre bas où la neige épaisse et immaculée n'avait été souillée par aucun pied humain, et des taillis peu épais où des sapins vigoureux apparaissaient tout noirs au milieu de la blancheur éclatante du sol.

Le pays était tellement uniforme sous son épais lincol de neige que M. Dunbar essaya vainement d'apercevoir le treillage bordant la voie.

Le train qui l'emmenait s'arrêtait à chaque station, et bien que le voyage de Shorncliffe à Rugby ne fût tout au plus que d'une heure, il parut presque interminable à l'impatient voyageur qui semblait anxieux de se trouver sur le pont de l'un des steamers électriques de MM***, et de sentir les flocons de neige lui fouettant le visage en apercevant la ville de Douvres comme un croissant enflammé au milieu de l'obscurité de la nuit, et les feux de Calais s'élevant à distance derrière les noires falaises bordant la mer.

Le banquier regarda sa montre et fit son calcul sur les probabilités du temps. Il était alors cinq heures un quart ; le train devait arriver à Rugby à six heures moins dix ; à huit heures moins le quart à Londres ; la malle de Douvres partirait de la station du pont de Londres à huit heures et demie, et à sept heures et demie environ du matin M. Henri Dunbar trotterait dans les rues de Paris.

Et puis ? Son voyage devait-il se terminer dans la brillante cité ou le conduire plus loin ? C'était la question cachée dans le cœur du voyageur. Dans les meilleurs moments de sa vie il ne s'était jamais montré très communicatif, mais ce soir là il était comme un homme dont l'âme eût été accablée par le poids d'un projet qui devait être achevé à quelque prix personnel que ce fût.

Il ne pouvait entendre les noms des stations, il ne pouvait entendre que les sons gutturaux et inarticulés que rugissaient les employés du chemin de fer dans

les ténèbres au grand étourdissement des voyageurs sans défense. Son incapacité de distinguer les noms des stations lui était désagréable. Le temps d'arrêt de chaque station l'exténuaient comme si cette pause eût été l'intervalle fatigant d'une heure. Il était assis sa montre en main, car à chaque instant il était pris de la terreur soudaine que le train avait déraillé et qu'il glissait le long des rails.

Qu'arriverait-il si on n'atteignait Rugby qu'après le départ de l'express de Londres ?

M. Dunbar s'informa auprès d'un voyageur si le train était toujours exact.

"Oui, répondit le voyageur froidement. Je crois qu'il est généralement assez régulier, mais je ne sais pas l'effet que peut produire la neige sur la locomotive. Il y a eu des accidents dans certaines parties de ce pays.

—A cause de l'épaisseur de la neige ?

—Oui, c'est ce que je voulais dire."

Un quart d'heure après cette conversation, le wagon qui cahotait déjà sensiblement depuis le moment du départ, commença à osciller très violemment. Un voyageur maigre, petit et vieux, pâlit et regarda avec inquiétude ses compagnons. Mais le jeune homme qui avait causé avec Henri Dunbar et un homme qui lui faisait vis-à-vis et qui avait la tête chauve et l'air d'un commerçant se remit à lire les journaux aussi froidement que si le cahotement du wagon n'eût présenté d'autre danger que le bercement de lit d'un enfant produit par le pied délicat d'une mère.

M. Dunbar ne quittait pas de l'œil le cadran de sa montre ; et c'est ainsi que le voyageur nerveux n'obtint pas de réponse à son regard inquiet.

Il se tint tranquille pendant une minute à peu près, puis baissa la glace près de lui et laissa entrer un tourbillon de vent glacé, ce qui fit retourner vivement vers lui le négociant pour lui demander ce qu'il faisait et s'il désirait leur donner une fluxion de poitrine en laissant introduire un air à deux degrés au-dessous de zéro. Mais le petit vieillard entendit à peine cette remontrance. Sa tête était hors de la portière et il regardait avidement la gare de Rugby qui se dessinait au loin.

"Je crois qu'il y ait quelque chose de dérangé, dit-il en rentrant sa tête pendant un moment et en regardant ses compagnons avec un visage blême. Je crains vraiment qu'il n'y ait quelque chose de dérangé. Nous sommes déjà en retard de huit minutes et j'aperçois là-bas le signal du danger ; la voie semble obstruée par la neige et je crains vraiment..."

Il regarda de nouveau dehors, puis rentra subitement.

"Il y a quelque chose qui arrive, s'écria-t-il ; c'est une locomotive pour..."

Il ne finit pas sa phrase. Il y eut un horrible brisement, un grondement plus fort que le tonnerre et plus hideux que le fracas du canon contre les remparts de bois d'un vaisseau de guerre.

Cet horrible bruit fut suivi de hurlements aussi effroyables, puis il n'y eut plus que mort, terreur, obscurité, angoisses et étonnement : des masses éparses de morceaux de bois et de fer amassés dans une terrible confusion sur la neige tachée de sang ; des gémissements humains étouffés sous des débris de wagons renversés ; les pleurs des mères dont les enfants s'étaient échappés de leurs bras pour tomber sous l'étreinte de la mort ; les lamentations pitoyables d'enfants qui étaient accrochés eux encore vivants au sein de leurs mères mortes martyres dans ce moment de destruction ; des maris séparés de leurs femmes jetant des cris, et, au milieu de tout cela, des hommes de cœur avec la face blême se précipitant çà et là avec des lampes dans leurs mains, plusieurs d'entre eux, à moitié mutilés et blessés, mais oublieux de leurs souffrances dans leur sollicitude à porter secours aux malheureux qui les entouraient.

L'express se dirigeant vers le Nord s'était rencontré avec celui venant de Shorncliffe qui était arrivé sur la grande ligne en retard de neuf minutes.

Un par un les morts et les blessés furent enlevés de ce grand amas de ruines, un par un ces corps inanimés furent transportés par d'impassibles porteurs qui remplissaient paisiblement et imperturbablement leur

devoir dans cette scène hideuse de carnage et de confusion. Le grand but à accomplir était de déblayer sans retard la voie et le bruit des pioches et des pelles éteignit presque ces autres sons terribles, ces pitoyables gémissements des patients qui étaient assez peu blessés pour avoir conscience de leurs souffrances.

Le train de Shorncliffe avait été complètement écrasé. Le train express avait beaucoup moins souffert ; mais le chauffeur avait été tué et beaucoup de voyageurs grièvement blessés.

Henri Dunbar était parmi ceux qui furent emportés dans un état désespéré, et selon toute apparence, presque mort du monceau de ruines formé par le train de Shorncliffe.

Une des jambes du banquier était brisée, et il avait reçu à la tête une blessure qui l'avait immédiatement privé de connaissance.

Il y avait des cas bien plus graves que celui du banquier ; le médecin qui examina les blessés dit que M. Dunbar pourrait guérir en deux ou trois mois s'il était bien soigné ; que la fracture de la jambe était peu de chose et que si elle était bien remise il n'y aurait pas la moindre crainte de contraction.

Cinq ou six médecins étaient occupés dans l'une des salles d'attente de la station de Rugby où les blessés avaient été transportés et l'un d'eux s'occupait du banquier.

Le carnet de M. Dunbar avait été trouvé dans la poche de son paletot et une grande quantité de gens qui étaient dans la salle d'attente, surent que cet homme à la figure pâle et à la moustache grise qui était si paisiblement couché sur l'un des grands canapés n'était rien moins que Henri Dunbar de Maudeley-Abbey et de Saint-Botolph-Lane. Le médecin en l'apprenant pensa que son bon ange avait jeté à dessein ce malade sur sa route.

Il prit des arrangements immédiats pour faire conduire M. Henri Dunbar à l'hôtel le plus rapproché. Il envoya chercher son aide et, au bout d'un quart d'heure, le millionnaire revenait à lui, et en ouvrant les yeux il aperçut les visages inquiets des deux docteurs et, en regardant autour de lui, il se vit dans un appartement qui lui était inconnu.

Le banquier continuait à regarder autour de lui avec une expression inquiète, puis il demanda où il était. Il ne savait rien de l'accident en lui-même et il avait complètement perdu le souvenir de tout ce qui l'avait précédé, même depuis le moment où il avait quitté Maudeley-Abbey.

Ce ne fut que petit à petit que la mémoire des événements de la journée lui revint. Il avait eu besoin de quitter Maudeley, d'aller à l'étranger, de faire un voyage qui n'était pas un projet nouveau de sa cervelle. S'était-il mis en route pour faire ce voyage ? Oui, sûrement ; il devait être parti dans ce but ; mais alors, qu'était-il donc arrivé ?

Il demanda au médecin ce qui lui était arrivé et comment il se faisait qu'il se trouvait dans ce lieu qui était étranger.

M. Daphney, le médecin, fit au malade le récit de tout ce qui avait trait à l'accident d'un ton si badin et si gai, que tout le monde eût pu conclure que la rencontre de deux locomotives n'était simplement qu'un épisode agréable dans la vie d'un homme.

"Mais nous allons admirablement, monsieur, dit le médecin en terminant son récit ; rien ne pouvait être plus désirable que la voie dans laquelle nous marchons, et quand notre jambe sera remise et que nous aurons pris un breuvage rafraîchissant, nous serons tout à fait bien pour la nuit. Je n'ai vraiment jamais vu de fracture plus propre ; vraiment, je puis vous l'assurer."

M. Dunbar se souleva et s'assit sur son séant, malgré les remontrances de l'aide du médecin et regardait anxieusement autour de lui.

"Vous dites que ceci est Rugby ? demanda-t-il au rieusement.

—Oui, ceci est Rugby, répondit le médecin en souriant et en se frottant les mains comme s'il avait presque voulu dire : Eh bien, voyons, n'est ce pas délicieux ? Oui, ceci est l'Hôtel de la Reine à Rugby, et je suis sûr que toutes les attentions que le propriétaire M.